



« On ne fait plus grève à Liverpool... »

Dans cette deuxième partie, Paul Virilio dessine une évolution qui pourrait être fatale à la société : l'avènement de « l'Etat-destin », celui du despotisme scientifique.

Pour résister, plutôt que la grève générale, il propose de « désarmer la science »...

Terminal : L'effet majeur des technologies de l'information vous apparaît être le confinement, l'inertie où tout arrive sans qu'il soit nécessaire de partir, ainsi ce que vous désignez comme une monumentale attente de service devant ces nouveaux appareils, la déportation du face à face humain vers l'interface homme machine ; un monde déréalisé...

Paul Virilio : Heidegger, dans les années vingt-trente, a parfaitement perçu, l'être de la technique comme un être d'assaut. Or après la guerre, il a dit : « Non, le monde n'est pas dans l'assaut, il est dans l'attente ». Il a anticipé une situation qui touche à la relativité même. Jadis, il y avait dans tout déplacement : déplacement humain, déplacement d'objet, trois termes : le départ, qui avait une puissance évocatrice générique extraordinaire (« lève-toi et marche », etc.), le voyage, puis l'arrivée. On était encore dans un rapport au territoire, à travers la longueur de l'étendue. Avec le XIX^e siècle, il est évident qu'il y a eu compactification. Il y a un départ, une arrivée, mais le voyage s'est rétréci en un entracte — rappelons les films que l'on montre dans les avions pour faire passer le temps —. Ces films sont la négation de l'entracte du voyage.

Là on est encore dans le système de l'automobilité, mais avec l'audiovisuel, il y a eu un renversement dans le déplacement. Cela arrive sans qu'il soit nécessaire de partir, l'arrivée supprime défini-

tivement le départ. Cela signifie la réalisation d'une inertie, non seulement au niveau de l'individu, mais aussi des sociétés ; la constitution d'un nouveau type de véhicule : le véhicule statique. Ou tout simplement le cinéma mobile inventé par Louis Lumière : mettre une caméra dans une barque pour faire le voyage à Venise, sans jamais monter dans une gondole. Le premier panorama, ce que l'on a appelé « travelling » par la suite, a été trouvé par Promiaux, l'un des opérateurs de Lumière, à Venise sur le Grand Canal. C'est la première fois que l'on a mis un appareil sur un véhicule. Et à partir de là, le véhicule statique est devenu possible. D'une certaine façon le cinéma ou les images numérisées des simulateurs de vol ne sont rien d'autre. Derrière ce véhicule statique audiovisuel, il y a une inertie à l'œuvre, une inertie qui va mettre en cause la forme de la ville, la forme des rapports sociaux et même la forme de la conscience du réel. C'est là qu'il y a déréalisation.

« La vitesse sert à voir »

Terminal : L'inertie et le confinement logistique sont pour vous tout à la fois un effet et un moyen de résistance à la montée du technologique, n'est-ce pas contradictoire ?

Paul Virilio : Ce n'est pas contradictoire, disons que c'est paradoxal. Il est sûr que la vitesse est un entraînement, une mobilisation ; ce n'est pas seulement un moyen de se déplacer plus ou moins

rapidement d'un point à un autre, c'est devenu un moyen de voir. La vitesse sert à voir et là on entre dans une autre vision du monde. Ce qui servait à voir dans le passé, disons à l'époque de Galilée, c'était l'optique passive des lentilles concaves, convexes, etc. Le redressement de l'image se faisant à travers la géométrie de la loupe. Nous passons maintenant à une optique active, le redressement de l'image n'est plus le fait d'un matériau, mais d'un « computer » qui redresse l'image en la numérisant. On est dans une autre vision du monde qui passe par l'ordinateur. L'image ne passe plus simplement par la transparence du verre mais par la transparence de l'électronique, du codage, du calcul. La vitesse sert à voir non seulement dans les accélérateurs de particules, mais aussi dans les redressements de l'image numérique. Se joue là, un changement de rapport au réel qu'on ne peut même pas imaginer puisque toute la science expérimentale est basée sur les observables et les inobservables. Or, jusqu'ici les observables et les inobservables étaient liés à la preuve *in visu* par la perception oculaire et optique. Il va falloir faire maintenant un saut pour admettre une science expérimentale qui ne dépendra plus d'une perception directe, mais d'une optique adaptative gérée par un logiciel. La vitesse de calcul sert à voir. Les calculs ont toujours servi la prédictivité, mais c'est plus que la prédictivité : c'est de l'illustration. Une telle évolution rejaillit sur tout le système du réel, sur toute la perception du réel, d'où l'arrivée d'une nouvelle génération de réel, compa-

Entretien avec Paul Virilio
Propos recueillis par Eric Braine.

nable à celle qui est arrivée entre le Moyen-Âge et la Renaissance.

Terminal : Quand vous dites nouvelle génération de réel, je pense nouvelle génération de contrôle. Comment faites-vous la liaison entre les deux ?

Paul Virilio : Bien sûr, mais pour l'instant, on ne contrôle pas et la grosse nébuleuse, c'est ce que j'appelle le *bloc image* ; c'est-à-dire le passage de l'image virtuelle à l'image factuelle.

L'image virtuelle, l'image de la conscience... L'image oculaire : le système des yeux... L'image optique, de l'optique passive... L'image graphique ou picturale... L'image photographique... L'image cinématographique...

L'image vidéographique, infographique, holographique et on est repassé au virtuel parce que les images infographiques sont des images virtuelles, non plus mentales comme celles de la conscience mais des images virtuelles instrumentales. On a là un *bloc image* et ce bloc est pour l'instant opaque, il dépend de la philosophie. Il ne peut pas être traité exclusivement par des opticiens, par des électroniciens, quelque part, il y a la question de la philosophie. Ce n'est pas un hasard si Deleuze écrit deux livres sur l'image, si on retrouve Bergson parce que quelque part le *bloc image* fait écran à la notion de contrôle. Pour contrôler ce qui se passe, il va falloir comprendre le *bloc image*. Toutes ces images sont contaminantes, elles sont toutes liées. Quand on regarde un effet à l'accélérateur de particules du CERN ou dans un observatoire qui regarde les mirages gravitationnels, tout le système de représentation est convoqué, tout le *bloc image* est convoqué. Je ne veux pas traiter d'une image sans parler des autres, sans comprendre comment elles interagissent. Or, ce travail n'est pas fait, il est ébauché en ce moment, dans la science de la « visionnisme » qui traite du problème de la machine de vision qui pose le problème du *bloc image*, noeud gordien de la nouvelle réalité.

Terminal : Le danger, c'est pour vous l'« Etat-destin », post-industriel et transpolitique, fondé sur la menace et sur le risque et où les lieux,

les hommes et choses deviendraient interchangeables à volonté.

« Le grand "lachez-tout" »

Paul Virilio : Quand on me dit à bas « l'Etat-providence », je dis oui, mais encore à condition d'annoncer l'« Etat-destin ». C'est à dire que dérégulation économique et dérégulation tarifaire vont forcément de pair avec une dérégulation sociale, dont on ne parle pas, dont on parle à l'intérieur d'une idéologie et pas à l'intérieur de la configuration géométrique du problème. Il y a la possibilité de l'avènement d'un « Etat-destin ». C'est-à-dire le grand « lachez-tout », la fin de l'assistance, la fin de la dépendance de l'homme par rapport à l'homme, la fin de la sociabilité, c'est-à-dire de l'échange. Mais une fin radicale.

On imagine difficilement une société qui nierait le corps, comme elle a progressivement nié l'âme, c'est pourtant vers celle-ci que nous nous dirigeons. Cela commence par ne plus avoir besoin des hommes pour la production. Cela continue par le fait de ne plus avoir besoin des hommes pour la destruction, puis on n'a plus besoin des hommes pour faire des gosses. Cela continue encore par le fait que l'on n'a plus besoin d'un chef d'Etat pour déclarer la guerre. Derrière cette dérégulation générale ? il y a forcément l'avènement d'un « Etat-destin », c'est-à-dire d'un despotisme scientifico-technique. Et il faut reprendre la phrase de Saint-Just : « *Quand le peuple peut être opprimé il l'est* ». La possibilité est déjà la réalisation.

Terminal : Vous touchez là le cœur de la réflexion qui est à l'origine du CIII. Au moment du premier débat sur la carte d'identité informatisée, un professeur de médecine, un homme de droite nous a fait comprendre que face au développement technique, les barrières juridiques ou morales n'avaient qu'un effet très relatif ; que si la possibilité existe il arrivera un jour (même s'ils ont été contenus à un moment donné), où tous les moyens techniques seront utilisés selon leur logique propre dans toute leur efficacité.

Paul Virilio : Oui, c'est l'im-périalisme technologique : l'inertie est là. La phrase de Saint-Just traduit une tendance, et je travaille sur les

tendances. Je répète toujours cette phrase de Churchill : « *Dans la guerre ancienne les épisodes l'emportaient sur les tendances ; dans les conflits modernes, les tendances l'emportent sur l'épisode* ». On peut gagner une bataille et perdre la guerre. On peut perdre presque toutes les batailles et gagner la guerre.

La tendance, c'est la toute-puissance de la science et de la technique et comme elle n'a jamais été aussi grande, aussi bien dans l'engineering génétique que dans la technique spatiale, il y a effectivement le risque d'un despotisme scientifico-technique qui surpasse le risque politique. C'est une tendance, mais pas une fatalité, car s'il y avait la conscience de cette post-science, si on sortait du positivisme, si on étudiait avec rigueur « l'accident », il y aurait une espérance. Je n'ai jamais dit qu'il faut revenir à la brouette, je vous rappelle la phrase d'Hölderlin : « *Là où est le danger, là aussi croît ce qui sauve* ». Je crois que c'est à l'intérieur de la technique que l'on s'en sortira, ce n'est pas en s'écartant de la technique.

Terminal : Dans cette société de l'automation où, pour vous, l'utilité de la force de travail, de l'homme, de la responsabilité directe des personnes déclinent au profit de pouvoirs de substitution anticipés ou différés : où sont les nouveaux dominants, où sont les nouveaux exclus ?

Paul Virilio : D'abord perte du droit, parce qu'un homme inutile est un homme sans droits. Le droit de cité au sens antique était lié à deux possibilités, le citoyen avait le droit de cité parce qu'il était en même temps soldat et ouvrier. A partir du moment où il y a perte relative de l'utilité sociale dans la production, où il y a perte de l'utilité stratégique, tactique du soldat ; je ne vois pas au nom de quelle morale politique, on conserverait des droits à un individu inutile, qui n'est qu'un consommateur passif. La question n'est plus tant la relation dominant-dominé, mais est-ce que l'Etat de droit peut survivre à la perte de l'utilité sociale et stratégique de l'individu ?

Terminal : Dans le mouvement de l'automation, il y a aussi perte d'utilité du décideur ; on est poussé vers une reconstruction de toutes les valeurs.

Paul Virilio : Absolument, je crois que le chômeur, sera demain, le chef d'Etat en tant que décideur dans la guerre, mais je crois que le système hiérarchique traditionnel est en place, qu'il y a une inertie de la structure politique. Ceux qui possèdent les moyens de la production conservent leurs avantages, les multinationales existent. Il y a encore une vieille hiérarchie traditionnelle ; mais la tendance est à l'exclusion du travailleur, du soldat et du décideur. Là encore, on est dans l'inconnu politique.

« Quelle résistance »

Terminal : Si comme vous l'avez écrit : « l'alternative n'est qu'anticipation de situations d'abandon, l'autonomie, le symptôme de la recherche collective et simultanée de

l'inertie et du confinement et l'auto-gestion, l'alignement sur l'Etat minimum des libéraux. » Où en est la résistance ? Quelles en sont les valeurs !

Paul Virilio : Eh bien, justement, je me le demande. Les mouvements alternatifs ou écologistes, tels que je les ai vus, ne sont pas vraiment une résistance, car ils sont trop liés à des idéologies anciennes. Ils ne sont pas assez entrés dans les débats que nous sommes en train d'évoquer. Il y a là, un échec des mouvements alternatifs qui ne se sont pas assez intéressés à la science et à la technique, bien qu'en Allemagne, il y ait eu un grand effort. Il faut des labos pour travailler sur cette « postscience » ou sur cette science avec conscience au-delà du positivisme, parce que le positivisme est

à l'œuvre chez les antimilitaristes et les pacifistes comme ailleurs.

Terminal : Pour lutter contre la colonisation par les technologies, vous préconisez une résistance civile non violente, fondée sur la passivité et sur l'inertie. Cette forme de résistance civile n'est-elle pas caractéristique des nouveaux mouvements sociaux que nous avons connu en Europe depuis le déclin du marxisme : Solidarnosc, les Verts, le mouvement pacifiste, et en France le mouvement de la jeunesse au moment de la crise étudiante ? Quelles formes pourrait prendre un mouvement non violent de résistance aux technologies ?

Paul Virilio : Un travail de reconstruction de la science, tout simplement. L'ennemi n'est plus le putsch des généraux (même si cela continue au Chili), l'ennemi n'est pas le capitalisme de bazar du petit



commerçant, ou Georges Besse, ou le général Audran comme le croit Action Directe ; l'ennemi est à l'intérieur de la science, et le pape a dit la vraie phrase pacifiste : « *Il faut désarmer la science* ». Voilà le programme qui est un programme de résistance. Qu'est-ce que désarmer la science sinon la reconstruire, et la reconstruire au-delà du positivisme, au-delà de ses tendances fatales (parce qu'on ne les perçoit pas).

Il y a un travail scientifique de résistance. Le livre de Feyerabend est un livre de résistance à la science, certains textes de Prigogine sont une possibilité, certains textes de Thom, une autre. Il y a comme cela des fragments de reconstruction possible. L'ennemi c'est l'impérialisme scientifico-technique qui marche tout seul, comme une vague qui roule sur la plage. Il faut retravailler dans la vague.

Terminal : D'où pensez-vous que pourrait venir ce mouvement de reconstruction ?

Paul Virilio : Je pense que les scientifiques forment une caste et que quelque part cela viendra d'autodidactes, d'individus qui commenceront à s'intéresser à la science comme un enjeu. Ce n'est pas à l'intérieur d'une carrière scientifique, mais par la découverte que le front passe, par les laboratoires, les théories, les concepts et pas simplement par les usines et les lieux de fabrication, ce qui a été l'analyse du marxisme.

Il y a toujours une ligne de front, elle passe aujourd'hui à l'intérieur des concepts scientifiques et la conscientisation dépend d'abord des informateurs, des guetteurs qui diront que la ligne de front est là. L'intérêt du marxisme originel est d'avoir fléchi une ligne de front, en disant cela passe par là. L'important est de flécher là où cela se passe, ensuite les mouvements sociaux amènent à se positionner.

Ainsi, l'invention de la grève a été une invention scientifique inouïe, c'est l'inertie. Il faudrait aujourd'hui réinventer la grève tout en étant dans la même logique intellectuelle que la grève générale. La solution du front, ce n'est pas le terrorisme, le terrorisme renforce encore plus le BKA (Bun-

des Kriminal Amt) en RFA. Les pacifistes n'ont pas une position claire vis-à-vis du terrorisme, ils n'ont pas compris qu'il s'agit d'un bloc.

Terminal : Aux Etats-Unis, il y a un mouvement qui part des concepteurs et qui met en cause l'utilisation des techniques de l'Intelligence Artificielle dans la guerre des étoiles : il s'agit de « *Computer Professionals for Social Responsibility* » qui est dirigé par Terry Winograd.

Paul Virilio : Oui, c'est tout à fait ce qu'il faut faire. Il faut qu'il y ait un entraînement en dehors du champ des scientifiques. En ce moment, il y a un grand attrait dans les journaux pour la science et la recherche, etc. Je crois que c'est très bon : il faut faire de l'information scientifique dans tous les journaux, y compris les quotidiens.

Terminal : Avec la récession, la désindustrialisation, le chômage forcé, l'abandon de la main-d'œuvre qualifiée, vous annoncez la limitation de l'inertie programmée, de la grève. A votre avis, les dernières grèves dans les services publics, SNCF, coupures à l'EDF, ou encore la grève à British Telecom, révèlent-elles la vulnérabilité du système de la technologie ? Ou n'ont-elles en définitive qu'un impact limité ?

« *On ne fait plus grève à Liverpool...* »

Paul Virilio : Oui, mais c'est vieux, car ces grèves ne font que répéter ce qui a été inventé au XIX^e siècle et au début du XX^e, avec la grève générale. Au moment où l'on désindustrialise des régions entières, la grève générale n'a plus beaucoup de sens. La grève n'a de sens que dans le plein-emploi ou dans la production massive. A partir du moment où l'on va vers la production automatisée, on se retrouve dans la situation de Wapping avec Robert Murdoch et le *Sunday Times*. Qu'est-ce qui reste aux cinq mille licenciés de Murdoch. Tous les samedis soir au lieu d'aller faire la fête, ils vont attaquer l'imprimerie de Wapping, ils se battent contre la forteresse Wapping. Même si je les comprends, ce n'est pas comme cela que l'on s'en tirera.

La grève reste encore une arme fabuleuse, on l'a vu avec la grève de la SNCF ou avec les coupures d'électricité. Le vieux front qui permet une évolution sociale, politique, etc. passe par la science et par sa reconstruction et non par des luttes ni des barricades, ni des attentats, ni les grèves, même si au niveau tactique c'est encore utile. A terme, c'est dépassé. On ne fait plus grève à Liverpool.

On doit reconnaître le caractère extraordinaire de cette fin de siècle, à quel point on est dans l'espace-temps, à quel point on est dans un autre monde, pour que les forces politiques et les luttes puissent se réorganiser.

On pense encore que la politique, c'est l'argent, le droit de propriété, mais pas du tout que c'est le système de réalité sur lequel repose la propriété, l'argent, etc. Ce système dépend de Galilée, de Copernic, de Newton, d'Einstein, de Niels Bohr, que l'on a oublié au profit de Marx, de Freud, du capitalisme...

« *Contre le positivisme* »

Terminal : Est-ce que cette reconstruction de la science ne passe pas par une forme de reconstruction de l'idéologie ?

Paul Virilio : En critiquant le positivisme, il est évident que l'on touche à l'idéologie. Mais cette critique du positivisme est à faire sérieusement. Quand on dit qu'on lutte contre le positivisme, on nous répond que l'on est négativiste, catastrophiste, désespéré. Comme si le positivisme était une fatalité idéologique sans-au-delà. Cet au-delà du positivisme est à reconstruire en même temps que la science, que la post-science. Mais il n'y a pas assez de monde sur ce chantier pour produire une nouvelle idéologie, une nouvelle vision politique au-delà du positivisme ; d'où la nécessité d'entraîner du monde sur ce terrain.

Terminal : Oui, mais en même temps, on constate une remontée du scientisme, l'irruption de la nouvelle religion de la science.

Paul Virilio : C'est l'espérance même de la pensée humaine qui se trouve être menacée.